

Extrait de *Soin(s), éthique et adolescence*, © Éditions Seli Arslan, 2017

Les adolescents
en formation d'adultes
Prendre soin de la transition
et accompagner le changement

Walter Hesbeen

Le passage de l'enseignement secondaire à celui du supérieur est, depuis longtemps, me semble-t-il, associé à un certain nombre de difficultés pour l'étudiant, et ce quels que soient le type de structure fréquentée et la nature des études poursuivies. Sans vouloir ici généraliser ce qui se présente, au fond, comme une aventure personnelle qui s'inscrit dans une histoire de vie et un contexte, familial entre autres, observons néanmoins qu'il s'agit d'un des *passages de la vie*. Un passage qui, à l'instar de tous ceux qui ponctuent nos existences, nécessite d'être pensé, préparé et accompagné en vue de prendre soin des personnes qui y sont confrontées. Pourquoi en prendre soin ? Pour ajouter, pour insuffler de l'humanité dans ce qui est régulièrement perçu comme une épreuve par tant d'adolescentes et d'adolescents qui, malgré leur énergie, leur enthousiasme et cette forme d'assurance à « toute épreuve » qu'ils estiment parfois nécessaire d'afficher, n'en sont pas moins des êtres humains confrontés à une fragilité bien présente et, dès lors, à un risque accru de vulnérabilité.

Quelques constats

Pour mieux identifier les enjeux associés à cette transition et aux besoins d'accompagnement que ce passage à l'enseignement supérieur requiert, nous pouvons nous référer à l'une ou l'autre publication. J'en retiendrai une ici.

Même si elle peut sembler déjà ancienne, l'étude publiée en 2001 suite à un projet initié en 1996 à l'Université de Genève et intitulée « Réussir la première année à l'université. La transition Secondaire-Université : le projet Boussole¹ » n'a rien perdu ni de son actualité, ni de son acuité. Ce projet est né du constat que « 40 % des étudiants ne terminaient pas leur première année dans la faculté d'inscription initiale ».

Pour résumer cette étude et le projet d'accueil et d'accompagnement qui y est associé, l'auteur de l'article précise :

Pour prévenir le phénomène d'évaporation des étudiants en première année universitaire, le projet Boussole propose des mesures facilitant la transition

1. Danielle Maurice, « Réussir la première année à l'université. La transition Secondaire-Université : le projet Boussole », *Revue Française de Pédagogie*, n° 136, juillet-août-septembre 2001, p. 77-86.

entre l'année terminale avant le baccalauréat et la première année à l'université. L'originalité du projet repose sur le postulat que pour favoriser la réussite de la première année, l'université doit se soucier non seulement de l'encadrement des nouveaux étudiants, mais aussi de l'information des lycéens en année terminale. Cette information vise à les sensibiliser à leur futur « métier d'étudiant » et leur permettre de choisir leur projet d'étude en connaissance de cause.

Le programme Boussole comporte deux grands volets :

- *une phase d'orientation* qui vise à faciliter la transition entre le secondaire et l'enseignement supérieur en sensibilisant, d'une part, au statut d'étudiant et en aidant, d'autre part, à opérer le bon choix des études qui seront poursuivies ;
- *une phase d'encadrement* qui s'adresse aux étudiants de première année en assurant leur suivi et en organisant diverses mesures d'intégration, notamment le tutorat, la formation interactive avec les pairs et l'initiation à la recherche documentaire.

En nous intéressant ici davantage à la phase d'orientation, celle-ci comporte, outre une journée d'information sur les études universitaires et des ateliers d'orientation, un « stage à l'université » durant lequel les élèves du secondaire peuvent découvrir quelques facettes de cet univers. L'évaluation de ce stage présentée dans l'étude permet de tirer de précieux enseignements qu'il me semble utile de prendre en compte pour penser et accompagner cette transition, ou plus simplement pour faire évoluer ce qui existe déjà dans de nombreuses structures d'enseignement supérieur.

C'est ainsi que les élèves du secondaire se montrent

unanimes pour reconnaître les bienfaits du stage. Ils apprécient d'avoir pu se familiariser avec les lieux, d'avoir une vue plus concrète sur les études et l'ambiance universitaire, d'avoir noué des relations privilégiées avec un étudiant à peine plus âgé qu'eux. Ils ont compris l'importance de la recherche d'informations pour établir un projet d'études cohérent.

Observons qu'un stage n'équivaut pas à une journée d'information et d'orientation qui, même si cette dernière ne manque pas d'intérêt, ne participe qu'à une prise de conscience assez limitée par les élèves du secondaire quant à leur futur « métier d'étudiant » et quant au choix de la filière de formation dans laquelle ils s'engageront :

Ils ne savent pas encore quelle voie ils vont choisir, mais au moment du choix, ils le feront en meilleure connaissance de cause. Nombre d'entre eux

se sont rendu compte que la faculté choisie en début de stage ne correspondait pas à leurs attentes.

Même si cela pourrait sembler s'inscrire dans l'évidence, d'autres éléments peuvent être relevés ici qui, de mon point de vue, seraient à prendre en compte toujours aujourd'hui, notamment pour réfléchir à ce qui peut concrètement être mis en œuvre dans un établissement donné pour prendre soin de la transition et accompagner le changement auquel sont confrontés ces jeunes nouveaux étudiants. C'est ainsi que « dans les grands amphithéâtres, ils trouvent souvent les professeurs froids et distants. Ils sont choqués par l'attitude des étudiants qui entrent et sortent en milieu des cours, font du bruit, ce qui leur pose des problèmes de concentration ».

L'étude constate aussi que les adolescents « apprécient la grande liberté dont jouit l'étudiant, mais mesurent également son degré de responsabilité devant le travail à accomplir, qui ne dépend plus que de sa propre volonté ». À propos de cette liberté, de la volonté à laquelle elle fait appel et de la responsabilité même de l'étudiant qui est ainsi mise à l'épreuve, une étudiante me semble constater avec justesse le changement de contexte auquel les nouveaux étudiants sont confrontés : « au collège, on nage dans une piscine, à l'université, on nage dans un océan ».

Un certain nombre de remarques quant aux cours sont formulées : « l'accessibilité des concepts et du vocabulaire, la restitution intéressante ou ennuyeuse de la matière, l'aspect structuré ou informe ; [...] la difficulté de prendre des notes ». Les étudiants se disent encore « parfois découragés par l'aspect très technique ou scientifique des branches de sciences humaines. Ils semblent avoir bien compris que la première année est souvent ingrate, mais que la suite des études devient beaucoup plus intéressante et mérite les efforts fournis ».

Il me semble important ici de tirer quelques conclusions, à partir de ces constats, à propos des formations aux diverses professions de la santé, les étudiants ayant, dans ce cadre, pour caractéristique commune d'être jeunes, d'être encore dans le passage de vie entre adolescence et âge adulte.

L'autonomie en question

Il est assez fréquent d'entendre évoquer l'autonomie de l'étudiant pour justifier un certain nombre de modalités de fonctionnement mises en place au sein des établissements d'enseignement supérieur, voire pour y cultiver une certaine forme de rudesse qui offrirait la garantie d'un passage et donc d'un changement bien marqués. L'étudiant serait de la sorte contraint d'apprendre à se débrouiller en vue de faire preuve d'autonomie dès le début de sa formation.

L'autonomie n'est pourtant pas la capacité de faire tout, tout de suite et tout seul. Elle est la capacité, complexe et exigeante s'il en est, qui nous concerne chacun dans le décours ordinaire de notre existence, d'intégrer dans ce que l'on a à faire les limites autant que les contraintes qui sont les nôtres. Pour l'adolescent devenu jeune étudiant, cela suppose donc, en premier lieu, d'avoir connaissance des contraintes et d'identifier ses limites en regard de celles-ci. L'autonomie de l'étudiant nécessite, de la sorte, de s'assurer qu'il ait une bonne compréhension des contraintes associées à son nouveau métier d'étudiant et des exigences plus spécifiques inhérentes au programme de formation qu'il a choisi. Mais l'autonomie attendue chez autrui ne saurait être obtenue du seul fait de l'énonciation de règles et de rappels parfois vigoureux de celles-ci. Comme pour l'éducation de l'enfant ou de l'adolescent, si des règles doivent être édictées, explicitées et rappelées, il importe également d'accompagner leur appropriation par les personnes auxquelles elles se destinent. La pédagogie est l'art de la répétition en vue d'intégrer des enseignements, alors que l'accompagnement est un art du singulier, adapté à chaque personne en apprentissage, tenant compte de ses demandes spécifiques, exigeant une écoute particulière, et qui n'est pas dépourvu, si nécessaire, d'une juste réprimande autant que d'une juste sanction.

Laisser tout faire ou presque au nom de l'importance qu'il y a de laisser se découvrir et s'exprimer une personnalité n'est pas éduquer. De même, prétendre favoriser l'autonomie en imposant des difficultés ne saurait se confondre ni avec l'apprentissage, ni avec l'accompagnement de cette même autonomie. Forcer quelqu'un à apprendre à nager en le poussant dans l'eau le conduit, au mieux, à se débrouiller pour survivre mais ne lui apprendra pas pour autant à nager...

Agir pour l'autonomie bien comprise de l'étudiant procède donc d'une volonté institutionnelle et de modalités autant organisationnelles que pédagogiques éclairées par le souci de prendre soin des étudiants accueillis au sein d'un établissement. Une volonté et des modalités desquelles on a extrait les rudesses inutiles, ce qui n'équivaut pas à vouloir éliminer toute difficulté.

Le métier d'étudiant

Faire référence à la notion de métier, c'est indiquer qu'il s'agit d'une activité qui nécessite engagement et responsabilité. Quel est le but du métier d'étudiant ? Il est celui d'étudier, étudier en vue de s'élever par : les connaissances acquises et les éventuelles habiletés techniques qui en découlent ; un raisonnement plus nourri et progressivement par une réflexion critique plus affinée et plus argumentée ; et encore l'acquisition d'un vocabulaire plus fourni et une expression tant orale que rédactionnelle plus rigoureuse et plus juste, facteurs l'une et l'autre de crédibilité. Quelle que soit l'appellation administrative – élève ou étudiant –, il s'agit dans tous les cas d'étudier en vue de s'élever en regard du programme de formation choisi et du futur métier convoité.

Le métier d'étudiant a donc bien pour exigence que l'étudiant se consacre prioritairement à ses études et qu'il montre, par là, qu'il se sent responsable, d'une part, du choix d'étudier qu'il a opéré et, d'autre part, de la possibilité qui lui est offerte de le faire et, ainsi, des coûts que cela génère tant pour la collectivité que, le plus souvent, pour son entourage familial. Faire appel à la notion de coût et rappeler ce dernier lorsque cela se révèle nécessaire n'équivaut pas à formuler un reproche mais bien à indiquer à l'étudiant qu'on le reconnaît comme capable d'être responsable du choix d'étudier qu'il a opéré. C'est lui signifier, également, qu'on l'accueillant dans un établissement, on lui a témoigné de la confiance pour mener à bien son métier d'étudiant et pour ce qu'il apportera à la société une fois qu'il sera diplômé et donc pour le bien commun auquel il pourra de la sorte contribuer.

Refus de l'habitude et considération

Prendre soin de l'étudiant, grand adolescent en formation d'adultes, c'est porter une attention particulière à ce qu'il a à vivre dans cette nouvelle

étape de son existence. Et rappelons-nous, comme c'est le cas pour un malade et ses proches par exemple, que chacun vit comme il le peut ce qu'il a à vivre. Rappelons-nous également que, tout comme chez un homme ou une femme chez qui surgit une maladie, lorsque c'est la *première fois* que l'on est confronté à une situation, nous n'avons pas d'expérience, juste parfois des informations ou des représentations, mais les informations et les représentations ne font pas une expérience... La première fois, on ne sait, ou on ne sait pas bien, on est maladroit ou malhabile ou parfois même inadéquat. Face à la « première fois » vécue par chacun de manière singulière, se profile parfois en réponse le spectre redoutable et les comportements déconcertants voire malfaisants de ceux qui ont l'habitude et qui, du fait de leur habitude, ont perdu leur sensibilité, leur capacité de s'étonner, ont vu s'éteindre leur vigilance et, de ce fait, ne peuvent plus faire preuve de pertinence.

Or, chaque être humain vit comme il le peut ce qu'il a à vivre et c'est pour cette raison que tous ceux qui ont choisi d'exercer un métier de la relation à l'humain n'ont d'autres choix, s'ils veulent rester pertinents et donc compétents dans l'exercice de leur métier, que de se prémunir des effets de l'habitude afin que chacune des personnes avec lesquelles ils entrent en relation demeure à leurs yeux des sujets de surprise et ne se transforment pas en objet du décor.

Se prémunir de l'habitude n'exclut en rien de reconnaître et de valoriser l'intérêt que représente l'expérience professionnelle, à condition, néanmoins, de se rappeler que l'expérience en tant que telle n'a pas grand intérêt et risque, si elle est longue et répétitive, de renforcer les effets de l'habitude. L'expérience utile, celle qui est féconde pour les effets qu'elle produit et l'élévation de la pensée qu'elle favorise, est celle que l'on a pris la peine de soumettre à l'esprit critique en vue d'en tirer des enseignements pour faire évoluer sa pratique.

Dans un dispositif pédagogique issu d'un projet pensé pour la mission de formation qui est confiée à un établissement d'enseignement supérieur, le refus de l'habitude et de l'anonymisation, malgré un contexte de formation de masse, repose fondamentalement sur la considération que l'on a pour l'humanité des étudiants, en particulier ces adolescentes et ces adolescents qui vivent pour la première fois l'expérience, mais aussi l'aventure et parfois l'épreuve, de l'accès à un nouvel univers, le plus souvent déterminant pour leur avenir et pour leur devenir.

Un choix éthique institutionnel

Dans un contexte de formation de masse, vouloir essayer de ne pas banaliser l'humain qu'est chacun des étudiants qui composent cette masse relève d'un choix et d'une créativité pour identifier des pistes innovantes, ainsi que d'un effort soutenu et persévérant. Il s'agit d'un choix éthique – une éthique tant pédagogique qu'organisationnelle –, un tel choix, comme toute volonté éthique, nécessitant d'abord une prise de conscience et une sensibilité et ensuite une volonté et un effort.

Ce choix et l'effort qui le prolonge peuvent s'appuyer prioritairement sur quelques axes de réflexion et d'actions. J'en retiens trois ici.

Le premier axe est l'*autonomie de l'étudiant*, en se rappelant, d'une part, que l'autonomie d'autrui ne se décrète pas et ne se donne pas mais qu'elle se travaille et s'acquiert ; d'autre part, que pour personne d'entre nous l'autonomie ne saurait être considérée comme acquise « une fois pour toutes », car l'autonomie de chacun est relative à un contexte, à une situation. Ainsi, moins le contexte nous donne de repères ou plus il nous fait perdre nos repères, et moins la situation nous est familière, plus nous risquons d'être en difficulté d'autonomie voire de faire preuve d'hétéronomie. C'est pour cette raison que l'autonomie de l'étudiant – outre son désir personnel que l'on ne peut maîtriser – requiert de lui donner des repères, de s'assurer de la juste compréhension de ceux-ci et de l'accompagner dans leur appropriation.

Le deuxième axe de réflexion est l'*information* sur la nature réelle et non fantasmée du métier auquel la formation prépare ou sur les débouchés qu'elle permet. Informer, c'est s'assurer de la juste compréhension de la personne qu'on informe, ce qui nécessite, parfois, de nuancer voire de briser non un rêve mais certaines représentations. Cela nécessite, également, et autant que de besoin, de répéter l'information...

À titre d'exemple, à bien des reprises, j'ai été interpellé par ce que j'observais dans certains instituts de formation en soins infirmiers (IFSI) à l'occasion de l'accueil et du début de formation des nouveaux étudiants en soins infirmiers ou par ce que j'entendais dans les milieux cliniques à propos des stages, en particulier des comportements des jeunes stagiaires. Il m'a souvent semblé qu'il y avait un écart considérable entre ce que les enseignants-formateurs me disaient avoir mis en œuvre pour l'accueil et ce qu'ils avaient dit aux étudiants à propos de leur futur métier, de leurs études, des règles de fonctionnement et de vie de

l'établissement ainsi que des exigences inhérentes aux différents stages qu'ils allaient devoir suivre. Cet écart était manifeste dans ce que les tuteurs de stages ainsi que les professionnels observaient et me relataient. Ainsi, délivrer une information exige de ne pas se contenter d'énumérer des « choses à savoir », de lister des éléments à « ingurgiter » ; toute information nécessite un accompagnement par celui ou celle qui la délivre afin de s'assurer que celle-ci est bien comprise, d'autant plus lorsqu'elle s'adresse à de jeunes étudiants qui n'entendent jamais que pour la *première fois* de telles informations. Sans compter tous les étudiants de première année par lesquels je suis fréquemment contacté et qui me semblent parfois peu éclairés quant à certains fondamentaux en vue de leur future pratique soignante. Et pourtant me dira-t-on, ce n'est pas faute de le leur avoir dit...

La *qualité de l'intervention pédagogique* constitue le dernier axe de réflexion. Une telle qualité ne se résume pas aux savoirs experts que les enseignants veulent transmettre, mais se repère essentiellement par la qualité de leur discours et de l'engagement qu'on y perçoit. C'est bien la qualité du discours qui s'élabore au contact des étudiants qui justifie une présence humaine dans une salle de cours. Ce discours ne peut donc ni être programmé pour être robotisé ni être remplacé par des séquences pré-enregistrées. Cela conduit à rappeler qu'un enseignant n'est pas seulement quelqu'un qui a appris à élaborer des séquences pédagogiques et à enseigner en mobilisant les outils de la didactique ; c'est en premier lieu une personnalité que l'on peut qualifier de « passionnée ». Une personnalité qui cherche, bien entendu, à enrichir le savoir des étudiants, mais qui, au-delà, se préoccupe aussi de les aider à s'approprier les savoirs enseignés afin que ceux-ci se transforment pour chacun en connaissances personnelles intégrées, c'est-à-dire, au fond, un enseignant qui ne se préoccupe pas seulement de rendre ses étudiants plus savants, mais surtout plus intelligents.

Prendre soin de la transition à laquelle sont confrontés les adolescentes et les adolescents lorsqu'ils quittent l'enseignement secondaire pour accéder à l'enseignement supérieur et les accompagner dans le changement ainsi vécu est avant tout œuvre de conviction par laquelle s'affirme la considération que l'on a pour les humains qu'ils sont et l'autonomie qu'il convient de les aider à acquérir en ce nouveau contexte et en cette nouvelle situation. C'est aussi une œuvre de pédagogie fondée sur une

éthique de la relation à autrui par laquelle les enseignants-formateurs aident les étudiants à s'approprier leur métier d'étudiant et les aident à étudier en vue de s'élever.

Walter Hesbeen, infirmier et docteur en santé publique, est responsable pédagogique du GEFERS (Groupe francophone d'études et de formations en éthique de la relation de service et de soin), Paris et Bruxelles, Professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique), et rédacteur en chef de la revue Perspective Soignante.

